

puis aborder Méduse sans être aperçu par le regard du monstre, qui l'eût pétrifié.

On avait commencé à retoucher le mythe, signe qu'il était entré en dégénérescence.

Si le mythe de Persée tourne au conte et le conte de l'Arioste au roman, on vient de voir que dans l'Arioste le conte tourne aussi à l'histoire, ou du moins qu'il comporte une donnée vaguement historique, ayant le nom de Gharlemagne pour centre.

Le caractère mixte du conte lui permet en effet de confiner à l'histoire, mais il ne le fait naturellement que dans sa mesure ; comme il ignore profondément les faits réels, il ne leur prend que ce qu'ils lui imposent, c'est-à-dire quelques situations assez éclatantes pour pénétrer jusque dans son domaine et assez romanesques pour s'identifier avec les siennes, comme celle de la chevalerie. Quant aux rois ou aux empereurs dont il finit par adopter, non pas les exploits, mais les noms, il faut aussi que ces personnages, Salomon, Alexandre, Gharlemagne ou Barberousse, soient assez illustres pour se confondre, dans l'imagination populaire, avec les héros ou avec les dieux.

Ainsi, pour résumer ce qui précède, le conte, cher aux enfants de tous les âges et aussi ancien que répandu, est d'ordinaire un mythe humanisé, ou une combinaison de mythes humanisés. En d'autres termes, c'est, une donnée romanesque extraite d'éléments mythiques dont le sens est perdu et dont la forme est restée.

#### i il. — LIMITES

Au fond, et en définitive, la véritable place du conte est entre le mythe et le roman. Presque aussi merveilleux que le premier, presque aussi humain que le second, il tire sa forme et son charme de cet état intermédiaire, entre ciel et terre, si l'on peut dire, qui le relie à deux de nos sentiments les plus puissants, la religion et la sympathie, et qui lui permet de toucher à la fois à presque tous les genres, sans s'attacher à aucun.